

L'époque hellénistique

A1. Les termes alexandrin et hellénistique

Le terme *hellénistique* a été adopté pour désigner la période qui a suivi l'époque classique (5^e et 4^e siècles av. J.-C.). Ce terme vient du néologisme allemand «Hellenismus», forgé par l'historien Johann Gustav Droysen. Il l'utilisa pour la première fois dans une lettre du 31 juillet 1837 et le reprit dans son *Histoire de l'hellénisme*, où il s'efforça de déterminer cette époque qui, avec ses caractéristiques particulières, conduisit – par l'intermédiaire du nouvel état des choses créé par l'Empire romain – à l'arrivée du christianisme⁶⁸². Le mot allemand est une interprétation erronée de l'appellation « ελληνοιστής/ellenistis » qui désignait jusqu'alors le groupe de Juifs hellénisés qui s'opposaient aux Juifs fanatiques (Maccabées 2.4.13, Actes des Apôtres 6.1, 9.29).

Le verbe « ελληνίζειν/ellenizin » a dans la littérature grecque le sens de : « parler grec et se comporter en Grec » et témoigne du brassage entre hellénisme et Proche-Orient qui s'était produit à cette époque⁶⁸³. Le néologisme « hellénistique » a peu à peu remplacé le qualificatif « alexandrin » utilisé jusqu'alors dans les études plus anciennes. Et le terme « alexandrin » se limita dès lors à qualifier la production artistique et intellectuelle de cette époque⁶⁸⁴. Ce qualificatif est dérivé d'Alexandrie, ville qui devint le plus grand centre de création intellectuelle sous les Ptolémées. Dans le livre IV des *Deipnosophistes*, nous lisons⁶⁸⁵ :

«Ménéclès⁶⁸⁶ de Barca dit, comme Andron d'Alexandrie⁶⁸⁷ dans ses Chroniques, que les Alexandrins ont instruit tous les Grecs et les Barbares après la disparition du système d'éducation générale, dûe aux troubles continuels du temps des successeurs d'Alexandre. Un renouveau de toute la culture se produisit ainsi sous Ptolémée VII. » (Athén. Deipn. IV, 184b)

⁶⁸² Μανακίδου, Φλώρα & Σπανουδάκης, Κωνσταντίνος, *Η Αλεξάνδρινή Μούσα*, p. 22.

⁶⁸³ Cartledge, Paul; Garnsey, Peter & Gruen, Erich S., *Hellenistic Constructs. Essays in Culture, History, and Historiography*, Londres, 1997, p. 1-15.

⁶⁸⁴ Bing, Peter, *The well-read muse : present and past in Callimachus and the Hellenistic poets*, Vandenhoeck & Ruprecht, Gottingen, 1988, p. 111.

⁶⁸⁵ Athénée, *Deipnosophistes*, IV.

⁶⁸⁶ **Ménéclès**, écrivain et historien né à Barca en Afrique au 2^e siècle av. J.-C.

⁶⁸⁷ **Andron d'Alexandrie**, historien du 1^{er} siècle après J.-C.

A2. Le cadre historique

On appelle **période hellénistique** ou **époque hellénistique** la période de l'histoire de la Grèce antique qui va de la mort d'Alexandre le Grand en 323 avant J.-C à la conquête des royaumes de l'Orient hellénisé par les Romains en 31 après J.-C.⁶⁸⁸.

La mort brutale d'Alexandre III le Grand en 323 av. J.-C. provoqua dans son empire des crises et des troubles répétés qui conduisirent finalement à sa dissolution. Les Diadoques qui lui succédèrent se livrèrent à d'incessantes luttes diplomatiques et militaires pour le contrôle des territoires⁶⁸⁹. Après moins de cinq ans de ces conflits continuels, où les rois légitimes et certains des Diadoques perdirent la vie, quatre royaumes se formèrent donc à la place de l'empire d'Alexandre le Grand⁶⁹⁰.

1. Le royaume de Macédoine, dont le roi était Cassandre, fils d'Antipater, et la capitale Pella.

2. Le royaume de Syrie, dont le siège était à Antioche, comprenait tous les territoires d'Asie, et eut pour premier roi Séleukos, général d'Alexandre le Grand. L'empire des Séleucides était immense : il comprenait les pays asiatiques situés près du Bosphore, de la mer Égée et de la mer Méditerranée. En faisaient aussi partie indirectement l'Arménie, la Cappadoce, le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie et Pergame, qui avaient leurs propres rois mais qui tombèrent sous l'influence de l'Hellénisme et travaillèrent à le répandre. Il fut conquis par les Romains en 64 av. J.-C.

3. Le royaume d'Égypte, dont le siège était à Alexandrie, eut pour premier roi Ptolémée, général d'Alexandre le Grand. L'empire des Ptolémées comprenait l'Égypte, la Libye et beaucoup d'îles grecques. Rhodes connut son apogée comme cité commerciale et maritime indépendante. Délos devint aussi, avec l'aide des rois de Macédoine, un centre de commerce de blé et d'esclaves ; son apogée se maintint jusqu'à

⁶⁸⁸ **Collectif**, *Ιστορία του Ελληνικού Έθνους*, tome 4, éd. Εκδοτική Αθηνών, Athènes, 1974, p. 473.

⁶⁸⁹ **Bosworth, Brian**, 'The Death of Alexander the Great: Rumour and Propaganda', *Classical Quarterly* 21 (1971), 112-36

⁶⁹⁰ **Walbank, Frank William**, *The Hellenistic World*, éd. Harvard University Press, 1993, p. 46-60.

l'époque romaine, vers 88 après J.-C., lorsqu'elle fut détruite par la guerre de Mithridate. Les Ptolémées se soumirent aux Romains en 30 après J.-C.

Le royaume de Thrace, comprenait une grande partie de l'Asie et son roi fut Lysimaque, général d'Alexandre le Grand. Ce royaume fut rapidement anéanti car Lysimaque, entré en conflit avec Séleukos, fut défait et tué en 281 av. J.-C. à la bataille de Kouropédion en Lydie. Ses territoires furent pris par la Syrie et par la Macédoine.

À ces royaumes s'en ajoutèrent plus tard d'autres plus petits, comme le **royaume de Pergame** et le **royaume de Bactriane** en Afghanistan et en Inde, et d'autres encore⁶⁹¹.



Fig. 45. Les royaumes des successeurs d'Alexandre le Grand, en 301 av. J.-C.

Parmi ces quatre royaumes, le royaume d'Asie qui était au pouvoir des Séleucides, affronta les plus grandes difficultés, car il était immense et multiculturel⁶⁹². Mais Séleukos 1^{er} et son fils réussirent à y faire face en poursuivant la même politique d'hellénisme qu'Alexandre le Grand⁶⁹³. La tolérance envers les populations locales et le respect de leurs mœurs furent la règle pour les Séleucides. Les autochtones reconnurent leur pouvoir royal. Des sources témoignent de leur politique protectrice

⁶⁹¹ Παπαρηγόπουλος, Κωνσταντίνος, *Ιστορία του Ελληνικού Έθνους*, tome 3, éd. Σεφερλής, Athènes, 1955, p. 199-213.

⁶⁹² Downey, Glanville, *A History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest*, éd. Princeton, 1961.

⁶⁹³ Wilamowitz-Moellendorff, Ulrich von, *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos*, éd. Weidmann, Dublin, 1973, vol. I, p. 14-16.

envers les villes grecques d'Asie Mineure et envers les villes non grecques, comme Ilion, qui les reconnurent comme leurs défenseurs⁶⁹⁴.

Une des pratiques qu'ils instituèrent – en suivant ici encore la politique d'Alexandre le Grand – fut la fondation de nombreuses villes nouvelles afin de créer des foyers d'hellénisme au sein de leurs vastes royaumes. Ce nouveau type d'expansion coloniale – différent des précédents – avait lieu dans des régions conquises où les nouveaux habitants ne provenaient pas d'une même cité mais de nombreuses cités grecques différentes.

Une des principales caractéristiques de cette époque, est la grande mobilité démographique qui se développa dans toute la région méditerranéenne : des mercenaires, des administrateurs, des hommes de métiers divers venus de l'ancien espace grec s'installèrent dans de nouvelles régions et de nouvelles villes avec leurs coutumes, leur religion, leur culture et leur langue, et leur donnèrent un caractère grec.

D'autres souverains appliquèrent cette politique de fondation de villes nouvelles si bien qu'environ 160 furent créées, dont Antioche, Pergame, Laodicée, Séleucie sur le Tigre et la première entre toutes, Alexandrie, qui devinrent d'énormes centres culturels et commerciaux.

Les cités nouvelles avaient un remarquable plan d'urbanisme, très organisé, avec de larges rues, une agora entourée de portiques, des temples, des théâtres, des odéons, des gymnases, des palestres, des bains et des stades.

On accorda une grande importance au domaine culturel, si bien que furent fondées de riches bibliothèques et musées qui rassemblaient une foule d'artistes et de scientifiques venus de tous les endroits du monde alors connu⁶⁹⁵.

Dans son livre sur Théocrite, Walker note très justement combien les intellectuels et les artistes de cette époque étaient des « apatrides » mobiles et modernes. Il dit notamment que ces Grecs (les artistes), issus de tous les points du monde grec et de sa périphérie, circulaient sans racines. À l'exception des philosophes qui se retrouvaient en majorité à

⁶⁹⁴ **Austin, Michael M.**, *The Hellenistic world from Alexander to the Roman conquest: a selection of ancient sources in translation*, éd. Cambridge University Press, 2006, p. 293-305.

⁶⁹⁵ **Κρεμμυδάς Β. & Μαρκιανός Σ.**, *Ο αρχαίος κόσμος*, éd. Γνώση, Athènes, 1987, p. 342.

Athènes, les intellectuels quittaient les anciens centres intellectuels grecs pour se concentrer dans les villes nouvelles et surtout à Alexandrie⁶⁹⁶.

Et comme chacun des monarques ambitionnait de faire de son royaume et de sa cité un centre culturel plus influent que les autres, tous soutinrent massivement les intellectuels et les chercheurs, en leur donnant des privilèges particuliers. Ainsi se créa peu à peu une nouvelle classe sociale favorisée qui formera dans la Rome antique la classe des *novi homines*⁶⁹⁷.

⁶⁹⁶ Walker, Steven F., *Theocritus*, éd. G. K. Hall, Boston, 1980, p. 28-31.

⁶⁹⁷ **Novus homo** (ou *homo novus*, « homme nouveau » en latin ; au pluriel *novi homines*) désignait dans la Rome antique un homme qui était le premier de sa famille à devenir Sénateur ou à être élu Consul. Quand un homme entrait dans la vie publique à une haute fonction municipale sans précédent dans sa famille, le terme utilisé était *novus civis* (au pluriel *novi cives*) ou « nouveau citoyen ». Dans : Becker, M.B., *The Republican City State in Florence: An Inquiry into its origin and survival (1280-1434)*, Speculum, XXXV (1960), p. 46-47.

descendant le Nil à partir de Memphis où il fut couronné Pharaon, il fit halte à environ 65 km au nord-ouest de Naucratis, à l'extrémité ouest du delta, à l'ouest de la branche canopique du Nil, entre le lac Mareotis et la mer. Arrien poursuit : « Et il lui sembla que ce site était le meilleur pour y fonder une ville et qu'elle y prospérerait. Une grande envie de se mettre à la tâche s'empara de lui et il définit personnellement les principaux lieux de la ville – où serait construite l'agora, combien de temples il y aurait, lesquels seraient consacrés à des dieux grecs ou à l'Isis égyptienne – et quel serait le tracé de la muraille. Il fit alors un sacrifice pour le succès de ces projets et les présages se montrèrent favorables. » Il ajoute ensuite cette histoire, crédible selon lui : Alexandre, voulant indiquer aux bâtisseurs le tracé que la muraille devait suivre et n'ayant rien pour en dessiner le périmètre, un des constructeurs lui suggéra d'utiliser la farine que les soldats transportaient, et la circonférence de la ville fut ainsi indiquée par Alexandre : cette façon d'agir fut considérée comme augurant de la prospérité future de la nouvelle cité. »

On a trouvé un papyrus sur lequel il est écrit au sujet d'Alexandrie⁷⁰⁰ :

« Que cette ville est un monde

la terre entière est son territoire

et les autres cités sont ses villages. » (P. Berol, 13045.1.28)

Si la fondation de la ville est dûe à Alexandre le Grand, son développement fut réalisé sous l'hégémonie des Ptolémées et surtout de Ptolémée 1^{er} et de son fils Ptolémée II. Ptolémée 1^{er} Soter⁷⁰¹ naquit en 367 av. J.-C. ou en 260 selon d'autres sources. Il était originaire de l'Ancienne Eordée comme en témoigne Arrien lui-même : « *Εορδαίοι δε Πτολεμαίος ο Λάγου και Αριστόνου ο του Πεισαίου* (Indica, XVIII, 5) = Ptolémée, fils de Lagos et Aristonous, fils de Peisaios sont d'Eordée. » Bien que Ptolémée soit connu comme fils de Lagos, les historiens considèrent qu'il était le fils bâtard de Philippe II et que sa mère Arsinoé était enceinte quand elle épousa Lagos. (Pausanias, Attique, 6,2)

⁷⁰⁰ Μανακίδου, Φλώρα & Σπανουδάκης, Κωνσταντίνος, p. 37.

⁷⁰¹ **Le nom Soter** (ou Sôtêr), signifiant sauveur, lui fut donné par les Rhodiens en 304 av. J.-C., parce qu'il les aida à résister alors qu'ils étaient assiégés par le général macédonien Démétrios. Ils le proclamèrent dieu et le nommèrent Soter, un des épithètes de Zeus. (Diodore, XX. 100.1-4)



Fig. 47. Monnaie d'argent sous Ptolémée 1^{er} Soter. Profil et emblème de la dynastie.

Général et auteur de *Mémoires* sur l'histoire d'Alexandre, il devint le fondateur de la dynastie des Ptolémées à l'automne 323 av. J.-C. en reprenant la charge de Satrape d'Égypte. Les historiens disent qu'il se maria quatre fois.

Son premier mariage eut lieu en février 324, quand Alexandre lui-même lui ordonna d'épouser Artacama, fille d'Artabaze, Satrape de la Phrygie Hellespontique. La noce fut célébrée à Suze avec d'autres mariages mixtes de personnes éminentes, mais certains auteurs doutent que ce mariage arrangé ait jamais eu lieu.

Son mariage avec l'Athénienne Thaïs, lui, est certain. Le couple se sépara d'ailleurs plus tard et Thaïs s'installa à Memphis tout en conservant son titre de Reine d'Égypte. De ce mariage naquit un fils, Lagos.

En troisièmes nocces, Ptolémée épousa Eurydice, princesse de Macédoine et fille d'Antipater. Ils eurent un fils, Ptolémée Kéraunos (ou la foudre).

Mais sa quatrième épouse Bérénice, qui était la nièce d'Eurydice, fut celle qui eut le plus d'influence sur lui. Il vécut avec elle jusqu'à sa mort et ils eurent trois enfants : Ptolémée II, Arsinoé et Philotéra. Afin d'être sûr que son fils Ptolémée II lui succède sur le trône, il abdiqua en 285 av. J.-C. et le couronna roi. Ptolémée II fut appelé Philadelphe (qui aime sa sœur) car il épousa sa sœur Arsinoé. Ptolémée 1^{er} mourut deux ans après avoir abdiqué, en laissant à son successeur un royaume bien organisé⁷⁰².

⁷⁰² **Bevan, Edwyn Robert**, *The House of Ptolemy*, éd. Methuen Publishing, Londres, 1927, p. 28-55.

Ptolémée 1^{er} ambitionnait de faire d'Alexandrie une « nouvelle Athènes ». Il fonda, sur le modèle du Lycée d'Aristote⁷⁰³, le Musée ou Temple des Muses, une institution culturelle, qui au-delà de son caractère religieux, rassemblait en son sein des représentants de divers domaines scientifiques : médecine, géographie, mathématiques, astronomie et littérature⁷⁰⁴. Les membres du Musée, appelés *philosophes*, étaient pensionnaires de l'institution et profitaient de tous les privilèges économiques, sociaux et culturels découlant de la faveur du roi. Cette élite culturelle s'adonnait avec passion au développement des sciences tout en étant enseignants.

Il fonda également la célèbre Bibliothèque d'Alexandrie. On dit que sa fondation fut décidée sur un rapport de Démétrios de Phalère⁷⁰⁵ qui en fut le directeur⁷⁰⁶. Cependant la bibliothèque d'Alexandrie devint la plus

⁷⁰³ **Lycée** : L'École que fonda Aristote à Athènes : « *Il s'installa alors à Athènes et y fonda une école de rhétorique, c'est-à-dire de formation supérieure, concurrente de la célèbre école d'Isocrate et de l'Académie, qui était l'école platonicienne dirigée alors, dit-on, par Speusippe. Il créa son école au Lycée, vaste terrain public planté d'arbres et consacré à Apollon Lycien, qui se trouvait au pied du Lycabette, un endroit de la ville diamétralement opposé à l'Académie. Grâce à son érudition et à ses compétences d'enseignant, la nouvelle école prospéra et se distingua rapidement. Elle était appelée « péripatéticienne » à cause de l'habitude qu'avait Aristote d'enseigner en marchant.* » Dans : **Καραμέτσιος Ευάγγελος**, *Αριστοτέλους-Πολιτεία Αθηναίων*, éd. εκδοτική Θεσσαλονίκης, Thessalonique, 2008, p. 4.

⁷⁰⁴ **Hopkinson, Neil**, *Callimachus: Hymn to Demeter*, éd. Cambridge University Press, 2004, p. 22-24.

⁷⁰⁵ **Démétrios de Phalère** (vers 345-280 av. J.-C.) était un homme politique et philosophe péripatéticien de l'ancienne Athènes. Démétrios a écrit de nombreux ouvrages, qui n'ont pas subsisté jusqu'à nous. Comme rhéteur il a introduit dans son art le grand style de l'École Asiatique. Il donna son nom au port de Phalère près d'Athènes. Il fut l'élève de Théophraste d'Erèse. Ses talents d'orateur lui acquirent une telle influence qu'il fut choisi par le roi Cassandre pour gouverner Athènes. Il occupa ces fonctions pendant dix ans de 317 à 307 av. J.-C. Durant cette période, il servit avec dignité, augmenta les recettes de la Cité et changea son aspect par une ornementation de bon goût. Les Athéniens lui érigèrent en remerciement 360 statues à son image, une pour chaque jour de l'année. En 307, après la prise d'Athènes par Démétrios 1^{er} Poliorcète, il s'enfuit à Alexandrie pour échapper à la peine de mort à laquelle le peuple l'avait condamné. Il fut accueilli par Ptolémée 1^{er} Soter qui lui confia la fondation de la Bibliothèque d'Alexandrie. Il jeta les bases philologiques de la grammaire et de la critique, et conseilla de faire traduire en grec des chroniques égyptiennes écrites en hiéroglyphes et des livres juifs apocryphes. Banni par Ptolémée II, successeur de Ptolémée 1^{er}, il s'enfuit en Haute-Égypte où il mourut d'une pique de serpent en 283 av. J.-C. Dans : **Erich Bayer**, *Demetrios Phalereus, der Athener*, Stuttgart/Berlin, 1942.

⁷⁰⁶ **Collins, Nina L.**, *The library in Alexandria and the Bible in Greek*, éd. Brill, 2000, p. 114.

célèbre bibliothèque du monde grâce à Ptolémée II Philadelphe, qui ambitionnait d'y rassembler le savoir du monde entier. À son époque, elle contenait plus de 500.000 rouleaux, ou de 700.000 selon d'autres sources⁷⁰⁷. Les premiers Ptolémées avaient, pour enrichir la bibliothèque, donné l'ordre de fouiller les navires étrangers qui accostaient et d'y prendre les ouvrages précieux trouvés dans leurs cales⁷⁰⁸.

Ptolémée II « *le blond dont les bras savent jouer de la lance*⁷⁰⁹ » (Théocrite, XVII, Louange de Ptolémée, vers 103) comme le célébrait – pour des raisons évidentes – Théocrite dans ses idylles, était un monarque riche et bon vivant plutôt qu'un guerrier conquérant. Il s'enthousiasmait plus pour les éléphants qu'il achetait à grands frais, que pour les conquêtes et les guerres. Nous lisons dans Austin⁷¹⁰ :

« Le second Ptolémée, qui s'intéressait beaucoup à la chasse aux éléphants et offrait de grandes récompenses à ceux qui capturaient les bêtes les plus valeureuses, dépensa de fortes sommes d'argent pour cela et rassembla de nombreux éléphants de guerre. »

Sa sœur et épouse, Arsinoé II, dont la vie scandaleuse ressemble à un roman, semble avoir eu sur lui une grande influence⁷¹¹. Elle se maria trois fois : d'abord à 16 ans avec Lysimaque, général et roi de Thrace, qui était beaucoup plus vieux qu'elle. Considérant que le fils et successeur de Lysimaque, Agathoclès, était un obstacle à ses ambitieux projets, elle l'accusa de trahison et réussit à l'exterminer, lui et sa famille. Elle eut trois fils de Lysimaque. Après sa mort elle resta veuve pendant sept ans puis épousa son demi-frère Ptolémée Kéraunos. Quand celui-ci tua deux de ses trois fils et devint dangereux pour sa propre vie, elle se réfugia à Alexandrie chez son frère Ptolémée II. Ce dernier s'était marié entretemps avec la fille de Lysimaque, premier mari d'Arsinoé, connue sous le nom d'Arsinoé 1^{ère}.

Arsinoé II utilisa sa tactique habituelle pour devenir reine aux côtés de son frère : elle calomnia la reine Arsinoé 1^{ère} en fabriquant de fausses accusations contre elle et réussit à la chasser. Elle convainquit ensuite

⁷⁰⁷ **MacLeod, Roy**, *The Library of Alexandria: centre of learning in the ancient world*, éd. I.B. Tauris, 2004, p. 61-79.

⁷⁰⁸ **Canfora, Luciano**, *Η χαμένη βιβλιοθήκη της Αλεξάνδρειας*, trad. Φοίβος Αρβανίτης, éd. Αλεξάνδρεια, Athènes, 1989, p. 8.

⁷⁰⁹ **Θεόκριτος**, *Βουκολική ποίηση*, trad. Θεόδωρος Μαυρόπουλος, éd. Ζήδρος, Thessalonique, 2007.

⁷¹⁰ **Austin, Michael M.**, p. 461.

⁷¹¹ **Bevan, Edwyn Robert**, p. 57-78.

son frère de l'épouser, en dépit du fait qu'un tel mariage était contraire aux mœurs des Grecs. Elle invoqua donc l'antique coutume royale égyptienne, selon laquelle les mariages royaux entre frères et soeurs étaient admis à cause de l'origine divine des rois. À l'époque de Ptolémée II – dans le cadre du brassage des mœurs - considérer les rois comme des dieux était déjà devenu une institution (ceci ne s'appliquant naturellement pas aux rois de Macédoine). En tant que « dieux », ils suivaient donc l'exemple des couples Isis-Osiris ou Zeus-Héra⁷¹². Ceci constitua un vrai scandale aux yeux des Grecs. Sotadès tourna ce scandale en ridicule dans un de ses Mimes et le paya de sa vie. Nous lisons chez Athénée :

« (Sotadès) partit d'Alexandrie en bateau et alors qu'il croyait avoir échappé au danger – car il avait dit à l'encontre de Ptolémée quand celui-ci avait épousé sa sœur, beaucoup d'autres énormités comme celle-ci :

« Tu enfonces ton dard dans un trou impie. »

(Alors) Patrocle, le général de Ptolémée s'empara de lui dans l'île de Caune, le fit mettre dans un vase de plomb, l'emmena en pleine mer et le noya. » (Athén. Deipn. XIV, 620e)



Fig. 48. Monnaie d'or représentant les Dieux Frères, aux profils presque identiques.

Dans le domaine du développement culturel, Ptolémée II se montra le digne successeur de son père. Il invita en Égypte les esprits les plus brillants des sciences et des lettres et en fit un remarquable centre de culture. Il les intégra à la société locale et leur accorda des allègements d'impôts et d'autres obligations, ce qui leur permit de s'occuper sans contrainte de leur travail intellectuel. Sous sa gouverne, les travaux de reconstruction qu'avait commencés son père, comme le Phare et la

⁷¹² **Burr Thompson, Dorothy**, "A Portrait of Arsinoe Philadelphos", American Journal of Archaeology 59 (1955),199-206.

Bibliothèque, furent menés à bien et le Musée devint le centre des lettres grecques. Athénée écrit à ce sujet⁷¹³ :

« Ptolémée Philadelphe différa de beaucoup de rois par sa richesse et il s'était occupé avec sérieux et ambition de constructions nouvelles si bien qu'il eut davantage de navires que les autres. Il est inutile de parler de la multitude de livres, du nombre des bibliothèques et de tous ceux qu'il a réunis au Musée (pour l'étude et la recherche). Ceci est connu de tous. »
(Athén. Deipn. V 203d)

⁷¹³ Athénée, *Deipnosophistes*, V.

A4. De l'homme-citoyen à l'individu-sujet

Avec les conquêtes d'Alexandre le monde changea radicalement, non seulement quant à l'extension démographique de l'Hellénisme, mais aussi aux conditions économiques, politiques et culturelles de la vie. Le développement de l'hellénisme dans les vastes territoires de l'Asie sembla d'abord être une issue aux problèmes économiques et sociaux pressants que rencontraient les classes sociales les plus pauvres, surtout en Grèce. Une grande partie des habitants de la Grèce s'installèrent dans les nouvelles cités de l'Asie où, avec nombre des soldats d'Alexandre, ils formèrent une nouvelle classe dirigeante qui contrôlait la majeure partie de la richesse et du pouvoir. Les Clérouques⁷¹⁴ de l'Égypte ptolémaïque en sont un exemple. Ces militaires réservistes s'étaient vus attribuer des lots de terre avec la double obligation de cultiver la terre (ils l'affermèrent souvent sans la cultiver eux-mêmes) et de servir dans l'armée quand ils étaient rappelés⁷¹⁵.

Une ordonnance royale (*C.Ord. Ptol. 17*) décrit le mode d'imposition des cultivateurs, y compris des Clérouques⁷¹⁶ :

« Les secrétaires royaux des nomes de la campagne, chacun pour le nome dont il est secrétaire, notera à la fois les surfaces en aroures des vignes et des vergers, et leurs productions, fermier par fermier, depuis l'an 22, en distinguant la terre sacrée et sa production, afin que le reste (...) dont le sixième, soit collecté pour le Philadelphie et ils en remettront la liste aux agents de Satyros.

De la même façon, les Clérouques qui ont des vignes ou des vergers sur les lots militaires concédés par le roi et les autres propriétaires de vignes ou de vergers, que les terres leur aient été donnés ou qu'ils les cultivent de quelque manière que ce soit, enregistreront chacun, à la fois la superficie de terres et leurs productions dont ils donneront le sixième à Arsinoé Philadelphie et l'offrande de la boisson. »

⁷¹⁴ **Clérouques**: les bénéficiaires d'une pratique instaurée dans l'Athènes ancienne, selon laquelle un citoyen athénien se voyait attribuer, dans les régions conquises par les Athéniens, un lot de terre où il résidait en permanence tout en conservant ses droits politiques. À la période hellénistique, les clérouques étaient des soldats auxquels était donnée un lot de terre.

⁷¹⁵ Κρεμμυδάς Β. & Μαρκιανός Σ., p. 343.

⁷¹⁶ Burstein, Stanley Mayer, *The Hellenistic Age from the battle of Ipsos to the death of Kleopatra VII*, éd. Cambridge University Press, 1985, p. 120.

Il est possible que l'installation des Grecs en Orient ait fourni une issue à leurs problèmes économiques, cependant les inégalités sociales et économiques furent déplacées au détriment des populations étrangères. Nous lisons une lettre sur papyrus⁷¹⁷ (P. Col. 66), fort révélatrice à cet égard, dans laquelle un homme se plaint à Zénon⁷¹⁸ de comportements injustes envers lui parce qu'il n'est pas Grec⁷¹⁹ :

« À Zénon, salut.

Tu fais bien si tu es en bonne santé. Moi aussi je suis en bonne santé. Tu sais que tu m'as laissé en Syrie avec Crotus, que j'ai suivi toutes les instructions concernant les chameaux et que j'ai été irréprochable envers toi. Et quand tu as ordonné qu'on me règle mon salaire, (Crotus) ne m'a rien donné du tout et m'a dit de partir...

Et je suis dans la détresse été comme hiver. Et il me dit d'accepter du vin ordinaire en guise de salaire. Mais ils m'ont traité avec mépris parce que je suis un Barbare. Je te demande donc, s'il te plaît, d'ordonner qu'ils me donnent mon dû et de me payer régulièrement à l'avenir, car je meurs de faim parce que je ne parle pas grec. »

La création de grands royaumes et la domination de régimes monarchiques autoritaires abolit les cités-États tout en rabaissant le rôle du citoyen. Dans les nouvelles villes – qui n'étaient que les centres administratifs et économiques d'un État puissant – l'homme cessa de se sentir un citoyen. Les cités-États avaient des systèmes politiques dans lesquels le citoyen avait une participation et un rôle actif. Ce rôle ne pouvait plus fonctionner dans ces immenses États et de plus sous ces régimes autoritaires. Marios Ploritis⁷²⁰ écrit :

« Le citoyen n'influençait plus les destinées et la politique de son pays, dès lors que les états des Diadoques avaient pris une énorme extension, que les centres de pouvoir étaient politiquement et localement hors de portée, et que la monarchie avait supplanté la « cité » : le citoyen devint apolitique et cosmopolite. »

⁷¹⁷ Papyrus trouvés dans les archives de Zénon.

⁷¹⁸ **Zénon** était le surintendant personnel d'Apollonios, gouverneur de Ptolémée II. Ce dernier avait offert à Apollonios une importante fortune en terres.

⁷¹⁹ **Austin, Michael M.**, p. 418.

⁷²⁰ **Πλωρίτης, Μάριος Μάριος**, p. 25.

Les régimes monarchiques étaient loin d'encourager la participation à la chose publique. Le type d'homme-citoyen qu'avait créé la démocratie athénienne, dans laquelle le citoyen était obligé de participer à la vie publique, disparut. La vie privée était désormais le principal souci de chacun. Ainsi, les hommes se centrèrent sur eux-mêmes et sur leur vie personnelle, avec l'unique objectif de l'améliorer⁷²¹. En même temps, en ce qui concerne le statut socio-politique, ils se trouvèrent être les « *sujets*⁷²² » d'États dont les monarques suivaient les politiques économiques des rois asiatiques qui les avaient précédés, c'est-à-dire l'accumulation des richesses du pays dans le trésor royal. Et bien sûr, en tant que citoyen, sa valeur se limitait à être considéré comme une simple unité de production au service des ambitions royales. Ainsi d'homme-citoyen il fut transformé en « individu-sujet » plein d'insécurité et de précarité.

L'individu isolé dans l'adversité devant les difficultés de la vie, ressentant la peur et l'insécurité se tourna vers des recherches métaphysiques et religieuses. C'est l'époque où tandis que dans les cours des souverains, ingénieurs, architectes, mathématiciens et astronomes travaillaient fiévreusement et s'efforçaient de découvrir des machines et des constructions nouvelles, à l'extérieur au contraire, dans la société des petites gens, triomphaient l'astrologie, la magie, les préjugés et les superstitions. La principale déesse était alors Tyché ; elle personnifiait la fortune et était associée à la croyance que les astres étaient des dieux qui déterminaient la destinée des individus et des États.

Démétrios de Phalère, homme politique, philosophe et auteur d'un traité sur la déesse Tyché (Fortune), lui attribuait les succès d'Alexandre le Grand⁷²³ : « *Les propos de Démétrios de Phalère me reviennent souvent en mémoire. Dans son traité sur la Fortune, souhaitant donner au monde une idée claire de son instabilité, il choisit l'époque où Alexandre détruisit la dynastie perse, et s'exprime ainsi : « Si vous prenez, je ne dis pas une durée illimitée ou de nombreuses générations, mais seulement les cinquante années qui ont immédiatement précédé notre génération, vous pourrez comprendre la cruauté de la Fortune. En effet, pouvez-vous supposer que, si un dieu avait averti les Perses ou leur roi, ou bien les Macédoniens ou leur roi, que cinquante ans plus tard on aurait oublié jusqu'au nom des Perses qui furent autrefois les maîtres du monde, et*

⁷²¹ Μανακίδου, Φλώρα & Σπανουδάκης, Κωνσταντίνος, p.47.

⁷²² Υπήκοος/ipikoos = sujet. Vient du verbe υπακούω/ipakouo = obéir.

⁷²³ Shuckburgh, Evelyn S., *The Histories of Polybius*, vol. 2, éd. Macmillan, Londres, 1889, p. 400.

que les Macédoniens dont le nom était à peine connu auparavant deviendraient ses nouveaux maîtres, l'auraient-ils cru ? Cependant il est vrai que la Fortune, dont l'influence sur notre vie est incalculable et qui affiche son pouvoir par surprise, est en ce moment même à mon avis, en train de montrer à toute l'humanité par son élévation des Macédoniens à la grande prospérité dont jouissaient jadis les Perses, qu'elle leur a seulement prêté ces avantages jusqu'à ce qu'elle en décide autrement les concernant. » (Polybe, XXIX, 21)



Fig. 49. Tête de la déesse Tyché. Mausolée d'Antiochus 1er roi de Commagène.

Une autre caractéristique de cette époque est l'émergence des singularités et des différences individuelles. Flora Manakidou relève que :

« Le fait que l'homme se tournait vers sa personne et son rôle particulier a contribué à l'émergence des particularités individuelles ainsi que des différences de sexe et d'âge – découverte de l'enfant, de la femme et de la vieillesse, avec en particulier la distinction entre les femmes et les hommes⁷²⁴. »

Le théâtre qui se développe à cette époque reflète tous ces changements sociaux. La Comédie Nouvelle qu'inaugure Ménandre ne ressemble plus aux vieilles comédies. Les « caractères » ont remplacé les types théâtraux de la Comédie Ancienne, comme en témoignent les titres des pièces : *Δύσκολος*/dyskolos = Le Bourru ou L'Atrabilaire, *Ἀπιστος*/apistos = Le Méfiant, *Κόλαξ*/kolax = Le Flatteur, *Δεισιδαίμων*/deisidaimon = Le

⁷²⁴ Μανακίδου, Φλόρα & Σπανουδάκης, Κωνσταντίνος, *ibidem*.

Superstitieux. Tandis que les sujets des nouvelles pièces ne sont que nœud et dénouement de méprises entre les protagonistes : enfants sans identité nés pendant l'absence du père voyageant au loin, enfants abandonnés et élevés au hasard, ou vieillards acariâtres rendant la vie difficile à leurs enfants. Tandis que le « Deus ex machina » d'Euripide est remplacé par la fortune qui par son intervention ultime amène une fin heureuse.



Fig. 50. Extrait sur papyrus de *La Samienne*, pièce de Ménandre.

A5. La période individualiste de la philosophie grecque

Athènes continue d'être le centre du développement des idées philosophiques. Nous avons déjà mentionné que contrairement aux autres intellectuels, les philosophes sont rassemblés à Athènes et qu'ils y développent leurs théories philosophiques. À cette époque cependant, les problèmes dont s'occupent les philosophes sont différents de ceux de leurs prédécesseurs. La philosophie anthropocentrique de Socrate, Platon et Aristote reposait sur le principe fondamental : *De la nature à l'homme et au sens de son existence*.

Les principales caractéristiques de la philosophie post-aristotélienne sont :

1. Son peu d'intérêt pour les questions scientifiques et théoriques.
2. Un intérêt plus grand pour la place de l'homme dans le monde et les questions morales.
3. L'individualisme et la tendance à l'éclectisme et au syncrétisme.

On dit communément que la spécificité de la philosophie hellénistique provenait largement des crises politique et sociale⁷²⁵. Les individus, perturbés par ces changements brutaux, ont semble-t-il trouvé que les institutions et les valeurs traditionnelles de la cité leur offraient un contexte inadéquat pour définir leur vie. De nombreux philosophes hellénistiques proposent il est vrai des façons de vivre qui négligent, suppriment ou réorientent les objets classiques de peur et de désir⁷²⁶.

La période individualiste de la philosophie grecque est représentée par quatre courants : le scepticisme, l'épicurisme, le stoïcisme et le cynisme.

Le fondateur du scepticisme philosophique fut Pyrrhon (365-275 av. J.-C.), originaire d'Élis dans le Péloponnèse. Il avait suivi la marche d'Alexandre le Grand vers les Indes où les gymnosophistes⁷²⁷ lui avaient

⁷²⁵ **Bevan, Edwyn Robert**, *Stoics and Sceptics* éd. Kessinger Publishing, 2004, p. 32.

⁷²⁶ **Long, A. A.** 'Hellenistic Ethics and Philosophical Power', dans P. Green ed., *Hellenistic History and Culture* (University of California Press, Berkeley/Los Angeles, 1993), p. 138-156.

⁷²⁷ Littéralement « philosophes nus » : ascètes sâhdou ou fakirs de l'Inde.

peut-être enseigné le scepticisme. Diogène de Laërce écrit au sujet de Pyrrhon⁷²⁹ :

« Comme le dit Apollodore dans ses Chroniques, il fut d'abord peintre et écouta Bryson, fils de Stilpon, comme l'écrit Alexandre dans les Successions, puis Anaxarque qu'il suivit partout, allant même jusqu'à entrer en communication avec les Gymnosophistes et avec les Mages en Inde ; là, il paraît s'être adonné à cette philosophie particulière et introduisit les notions d'acatalepsie (impossibilité de connaître la vérité) et de suspension du jugement, comme le dit Ascanios d'Abdère. » (Vies Philosophes, IX, 61)

Dans un article de Victor Brochard consacré à la philosophie de Pyrrhon, nous lisons⁷³⁰ : *« Un historien ancien, Aristoclès⁷³¹, résumait en ces termes la doctrine de Pyrrhon : « Pyrrhon d'Élis n'a laissé aucun écrit ; mais son disciple Timon dit que celui qui veut être heureux doit considérer ces trois points :*

1. D'abord, que sont les choses en elles-mêmes ?

Les choses sont toutes sans différences entre elles, également incertaines, et indiscernables. Aussi, nos sensations ni nos jugements ne nous apprennent-ils pas le vrai ni le faux.

2. Puis, dans quelles dispositions devons-nous être à leur égard ?

Nous ne devons nous fier ni aux sens, ni à la raison, mais demeurer sans opinion, sans incliner d'un côté ni d'un autre, impassibles. Quelle que soit la chose dont il s'agisse, nous dirons qu'il ne faut pas plus l'affirmer que la nier, ou bien qu'il faut l'affirmer et la nier à la fois, ou bien qu'il ne faut ni l'affirmer ni la nier.

3. Enfin que résultera-t-il pour nous de ces dispositions ?

⁷²⁹ Μουσόπουλος, Θανάσης, *Αβδηρα, γη του κάλλους και του στοχασμού*, éd. Κοινότητας Αβδήρων Νομού Ξάνθης, Xanthi, 1998, p. 113.

⁷³⁰ Brochard, Victor, Pyrrhon et le scepticisme primitif, dans : *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 6ème année, 1885, p. 517-532.

⁷³¹ Aristoclès fut un philosophe péripatéticien du IIe siècle. Né à Messine, il fut le précepteur de Septime Sévère et forma Alexandre d'Aphrodisie. Il composa une histoire des philosophes et de leurs opinions, dans laquelle il combattait le scepticisme d'Ænésidème. Eusèbe de Césarée en a conservé quelques fragments dans la *Préparation évangélique*.

Si nous sommes dans ces dispositions, dit Timon, nous atteindrons d'abord l'aphasie, puis l'ataraxie. »

Douter de tout, et être indifférent à tout, voilà tout le scepticisme, au temps de Pyrrhon, comme plus tard. Épochè, ou suspension du jugement, et adiaphorie⁷³², ou indifférence complète, voilà les deux mots que toute l'école répétera : voilà ce qui tient lieu de science et de morale. »

Épicure, né à Samos, était citoyen d'Athènes. Il naquit en 341 av. J.-C. et vint très tôt à Athènes. Conformément aux pratiques de l'époque, il voyagea beaucoup avant de revenir en 306 à Athènes où il fonda son école. Il mourut en 270 av. J.-C. au sommet de sa gloire⁷³³. Il voyait ainsi le rôle du philosophe⁷³⁴ :

« Vaine est la parole d'un philosophe qui ne guérit aucune souffrance de l'homme. Car de même qu'il n'y a aucun profit dans la médecine si elle ne chasse pas les maladies du corps, de même il n'y a aucun profit dans la philosophie si elle ne chasse pas les souffrances de l'esprit. Il ne faut pas retarder, quand on est jeune, le moment de philosopher, ni se lasser de philosopher quand on est vieux : car il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour la santé de l'âme. Et celui qui dit que le temps de la philosophie n'est pas encore venu, ou est déjà passé, ressemble à l'homme qui dirait que le temps du bonheur n'est pas encore venu ou est déjà passé. De sorte que le jeune homme et le vieillard doivent tous deux philosopher, l'un pour que sa vieillesse soit rajeunie par les biens dont il se souvient avec gratitude, l'autre pour que sa jeunesse soit mûrie par la sérénité devant l'avenir. Il faut donc méditer sur les choses qui composent le bonheur puisque, lorsque nous l'avons, nous avons tout, et que, quand il nous manque, nous faisons tout pour l'avoir. Les choses que je t'ai constamment recommandées, fais-les, mets-les en pratique, convaincu qu'elles sont les principes de la vie heureuse. »

Il professait trois conceptions fondamentales :

A. Le plaisir, but ultime⁷³⁵

⁷³² **Adiaphorie** : indifférence, vient du grec *a-* privatif, *dia-* distinctif, *pherein-* porter = ne pas porter de distinction.

⁷³³ **Romilly, Jacqueline de**, *Αρχαία Ελληνική γραμματολογία*, trad. Θεώνη Χριστοπούλου, éd. Καρδαμίτσα, Athènes, 1988, p. 255.

⁷³⁴ **Nizan, Paul**, *Démocrite, Épicure, Lucrèce, les matérialistes de l'Antiquité*, éd. Arléa, 1991, p. 59-60.

⁷³⁵ **Huisman, Denis & Malfray, Marie-Agnès**, *Les pages les plus célèbres de la philosophie occidentale de Socrate à nos jours*, éd. Perrin, 2000, p. 61-63.

« Il faut se rendre compte que parmi vos désirs les uns sont naturels, les autres vains, et que parmi les premiers, il y en a qui sont nécessaires, d'autres qui sont naturels seulement. Parmi les nécessaires il y en a qui le sont pour le bonheur, d'autres pour la tranquillité continue du corps, d'autres enfin pour la vie même. Une théorie non erronée de ces désirs sait en effet rapporter toute préférence et toute aversion à la santé du corps et à la tranquillité (de l'âme), puisque c'est là la perfection même de la vie heureuse. Car tous nos actes visent à écarter de nous la souffrance et la peur. Lorsqu'une fois nous y sommes parvenus, la tempête de l'âme s'apaise, l'être vivant n'ayant plus besoin de s'acheminer vers quelque chose qui lui manque, ni de chercher autre chose pour parfaire le bien de l'âme et celui du corps. C'est alors en effet que nous éprouvons le besoin du plaisir quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur ; (mais quand nous ne souffrons pas), nous n'éprouvons plus le besoin du plaisir. Et c'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse. »

B. La mort n'est rien⁷³⁶

« Familiarise-toi avec l'idée que la mort n'est rien pour nous, car tout bien et tout mal résident dans la sensation ; or, la mort est la privation complète de cette dernière. Cette connaissance certaine que la mort n'est rien pour nous a pour conséquence que nous apprécions mieux les joies que nous offre la vie éphémère, parce qu'elle n'y ajoute pas une durée illimitée, mais nous ôte au contraire le désir d'immortalité. En effet, il n'y a plus d'effroi dans la vie pour celui qui a réellement compris que la mort n'a rien d'effrayant. Il faut ainsi considérer comme un sot celui qui dit que nous craignons la mort, non pas parce qu'elle nous afflige quand elle arrive, mais parce que nous souffrons déjà à l'idée qu'elle arrivera un jour. Car si une chose ne nous cause aucun trouble par sa présence, l'inquiétude qui est attachée à son attente est sans fondement. Ainsi, celui des maux qui fait le plus frémir n'est rien pour nous, puisque tant que nous existons la mort n'est pas, et que quand la mort est là, nous ne sommes plus. La mort n'a, par conséquent, aucun rapport ni avec les vivants ni avec les morts, étant donné qu'elle n'est rien pour les premiers et que les derniers ne sont plus.

La foule tantôt fuit la mort comme le plus grand des maux, tantôt (la désire) comme le terme (des misères) de la vie. (Le sage, par contre, ne fait pas fi de la vie) et ne craint pas la mort, car la vie ne lui est pas à charge et il ne considère pas la non-existence comme un mal. »

⁷³⁶ Ibidem, p. 64.

C. L'amitié est le plus grand bien⁷³⁷

« De tous les biens que la sagesse procure à l'homme pour le rendre heureux, il n'en est point de plus grand que l'amitié. C'est en elle que l'homme, borné comme il l'est par sa nature, trouve la sûreté et son appui. »

Le représentant des stoïciens est Zénon, originaire de Citium à Chypre. Il fonda à Athènes une école de philosophie qui se trouvait au Portique Pécile (ou portique peint). Mais c'est Chrysippe qui structura le stoïcisme dans les 750 livres qu'il aurait écrits. (Diogène Laërce, VII, 180)

Pour les stoïciens, la nature humaine participe de la nature universelle, laquelle est gouvernée et régie par la loi universelle de la Raison. L'homme, en tant qu'être raisonnable, est parent non seulement avec les animaux non doués de raison mais aussi avec les Dieux et, en plus de l'instinct, dispose du sens moral. Par conséquent, le but principal est de vivre en harmonie avec sa nature ; celle de l'homme l'incite - via sa raison (en latin *ratio*) - à la Vertu, de sorte que « vivre selon la Nature » signifie « vivre selon la Vertu ». La Vertu est le seul bien et d'elle seule dépend la prospérité.

Toutes les autres choses, agréables ou désagréables, sont dépourvues de valeur et sont « indifférentes ». Notre bonheur est de vivre en adaptant notre vie à notre nature. Nous devons éviter le luxe et être frugaux, nous devons éviter les conflits économiques et politiques et être indifférents à tout sauf à la vertu. Ne soyons pas préoccupés par la bonne ou mauvaise réputation, la liberté ou l'esclavage, la vie ou la mort.

Le fait que le christianisme s'est fondé sur le stoïcisme ou que le stoïcisme a préparé la voie au christianisme est maintenant communément accepté. Cela est apparent non seulement dans les admonestations morales – qui ne diffèrent pas de celles professées plus tard par l'apôtre Paul – mais aussi dans les réponses philosophiques aux problèmes existentiels⁷³⁸ :

« Le dieu est un être vivant, immortel, raisonnable, parfait, intelligent, heureux, étranger au mal, étendant sa providence sur le monde et son contenu. Il n'a pas cependant forme humaine. Il est l'auteur de toutes

⁷³⁷ **Épicure**, *Lettres et maximes*, (maxime XXXII), trad. par Charles Batteux, éd. Flammarion, Libro n° 363, 2000, p. 82

⁷³⁸ **Sénèque**, *De beneficiis*, trad. Aude Matignon, éd. Arléa, 2005.

choses, et comme leur père, il est intimement mêlé à la nature par quelqu'une de ses parties. Et les Grecs lui donnent différents noms suivant ses différents effets. Il est appelé tantôt Dios, parce que tout se fait par son intermédiaire. Zeus, parce qu'il crée la vie, ou parce qu'il est intimement lié à tout ce qui vit, Athéna, parce que sa puissance s'étend à l'éther, Héra, parce qu'elle s'étend aussi à l'air. Héphaïstos, parce qu'elle s'étend au feu, Poséidon, parce qu'elle s'étend à l'eau, Déméter, parce qu'elle s'étend à la terre, et encore de bien d'autres noms, selon ses différents effets. » (Sénèque, de Benef., IV, 7)

L'école cynique est un groupe de philosophes qui firent davantage impression par leur mode d'expression et de vie que par les systèmes philosophiques qu'ils avançaient.

Le chef de cette école qualifiée d'« École Cynique » fut Antisthène (465-365 av. J.-C.), élève de Socrate. Après la mort de Socrate, Antisthène fonda une École au Cynosarge, gymnase fréquenté par les citoyens comme lui dont les parents n'étaient pas originaires d'Athènes (sa mère était une esclave de Thrace). Antisthène interpréta strictement les enseignements moraux de Socrate. Pour lui, la libération de l'homme de tous les besoins et l'insensibilité étaient les objectifs idéaux d'une vie morale.

Diogène de Sinope, continuateur de ses enseignements, fut célèbre pour ses bons mots et son insensibilité aux plaisirs.

Fortement influencé par Diogène, Cratès de Thèbes offrit à sa patrie toute sa fortune et vécut avec sa femme Hipparchia qui était également philosophe, en ayant pour seuls biens son bâton et sa besace. Il eut pour élève Métroclès de Maronée qui inventa le nouveau genre littéraire des « *Besoins* », dont le contenu consiste en anecdotes bizarres et amusantes⁷³⁹.

⁷³⁹ Romilly, Jacqueline de, p. 252.

A6. Les principales caractéristiques de la littérature hellénistique

L'âge d'or des lettres au 5^e et 4^e siècles av. J.-C. s'est produit alors que les notions « Grec » et « grécité » étaient solidement définies et aucunement controversées. À l'époque hellénistique au contraire, les Grecs sont conquérants et puissants mais en même temps minoritaires parmi les populations indigènes en Orient, en Égypte et jusque dans l'actuel Afghanistan. Tous ces éléments : langue commune, religion commune, passé historique commun, qui dans des temps plus anciens assuraient sans conteste l'identité grecque, se trouvent menacés par ce nouvel état de choses.

Et comme toute perturbation de la stabilité génère une réaction pour tenter de protéger « ce qui avait cours jusqu'alors », ainsi la littérature de l'époque hellénistique – sensible au climat général d'insécurité – tenta de protéger son patrimoine culturel de l'oubli et des métissages. Fraser remarque que⁷⁴⁰ :

« Les poètes d'Alexandrie, en dépit des caractéristiques particulières dont ils font preuve, sont isolés du développement général de la poésie qui se produit ailleurs ; leur isolement est délibéré. »

La fondation du Musée et de la Bibliothèque à Alexandrie est directement liée à ce besoin idéologique. À l'intérieur de leurs locaux, les érudits travaillaient sans relâche à rassembler, à préserver et à inventorier le passé littéraire. C'est une période de transition entre « culture de l'oralité » et « culture du livre », en marche vers la prépondérance de l'écrit sur l'oral⁷⁴¹.

La déchiffrement et le classement de tout le « passé littéraire » rassemblé, signifiait en pratique : collecte, classement et interprétation. Pfeiffer a souligné que le souci des poètes de conserver leur patrimoine littéraire fut à l'origine de la naissance de la philologie en tant que branche scientifique⁷⁴². Ceux qui menèrent à bien ce travail étaient appelés « *grammairiens* », ce qui signifie « hommes de lettres », mais ce n'était

⁷⁴⁰ Fraser, P. M., p. 555.

⁷⁴¹ Silk, Michael, *Alexandrian Poetry from Callimachus to Eliot*, dans : Hirst (2004), p. 353-372.

⁷⁴² Pfeiffer, Rudolph, *The future of studies in the field of Hellenistic poetry*, dans : *Journal of Hellenic Studies*, vol. 75, 1955, p. 69-73

qu'un de leurs nombreux titres⁷⁴³. Et ce n'était bien sûr pas par hasard si ces personnes, du moins au début, étaient des poètes.

Cela signifie que ces poètes furent à la fois critiques et *grammairiens*, et même qu'après un moment – le premier étant Ératosthène⁷⁴⁴ - ils commencèrent à être qualifiés de *philologues*⁷⁴⁵. Le terme *philologue* n'avait naturellement aucun rapport avec la signification que lui donna plus tard Platon, ni avec sa signification actuelle⁷⁴⁶. Pour Platon, le philologue était « celui qui aime les discours », soit au sens de bavardage, soit au sens d'amour pour la littérature⁷⁴⁷. Le terme prit en outre le sens d'« érudit » et fut même confondu avec « philosophe » au sens de savant du Musée⁷⁴⁸.

Avec Callimaque⁷⁴⁹ comme cheville ouvrière, commencèrent l'inventaire, la description et l'évaluation systématiques d'innombrables poèmes. Sur le choix des critères de classification et d'évaluation des œuvres littéraires, il y eut de nombreux désaccords entre grammairiens et ces critères variaient même en fonction des changements de directeur du Musée. Toutefois, le *mètre poétique*⁷⁵⁰ fut communément considéré comme un critère de base acceptable. En même temps un vocabulaire nouveau et abondant fut inventé afin d'intégrer toute la production

⁷⁴³ Les autres titres sont : correcteur, commentateur, *lytikos* (qui résout les questions ardues), etc.

⁷⁴⁴ **Ératosthène** (Cyrène 276 – Alexandrie 194 av. J.-C.) était un mathématicien, géographe et astronome de l'ancienne Grèce. Il fut le troisième directeur de la Bibliothèque d'Alexandrie. Considéré comme ayant calculé le premier la circonférence de la Terre, il inventa un système de coordonnées avec parallèles et méridiens. Dans : **M. C. Howatson**, *Εγχειρίδιο κλασσικών σπουδών*, éd. Κυριακίδη, Thessalonique, 1996, p. 273.

⁷⁴⁵ **Sandys, John Edwin**, *A history of classical scholarship*, éd. Cambridge, Cambridge University Press, 1908, p. 5.

⁷⁴⁶ En grec moderne, « *filologos* » désigne le professeur de lettres.

⁷⁴⁷ **Sandys, John Edwin**, p. 6.

⁷⁴⁸ **Lallot, Jean**, *Philologie et grammaire à Alexandrie*, dans : L Basset and F Biville, edd., *Actes du XXXIe congrès international de l'Association des Professeurs des langues anciennes de l'Enseignement Supérieur*, Lyon, 1998, p. 41-49.

⁷⁴⁹ **Callimaque** (310-240 av. J.-C.) était un poète et un auteur d'épigrammes. Né à Cyrène, il étudia à Athènes mais passa la plus grande partie de sa vie à Alexandrie comme bibliothécaire de la célèbre Bibliothèque. Son œuvre littéraire comprend une importante encyclopédie (120 livres) donnant des informations sur la vie et l'œuvre des plus grands écrivains et poètes. Dans : **M. C. Howatson**, *Εγχειρίδιο κλασσικών σπουδών*, éd. Κυριακίδη, Thessalonique, 1996, p. 376.

⁷⁵⁰ **Marco Fantuzzi, Richard Hunter**. *Ο Ελικώνας και το Μουσείο: Η Ελληνιστική Ποίηση από την εποχή του Μεγάλου Αλεξάνδρου έως την εποχή του Αυγούστου*, éd. Πατάκη, Athènes, 2005, p. 44-48.

littéraire, récente et ancienne ; par exemple, les termes epyllion (petits poèmes épiques), idylles, mimiambes désignaient les genres des poèmes de leur temps⁷⁵¹. (Pour avoir une idée de la multitude des termes inventés, il suffit de relever ceux qui furent forgés pour déterminer le Mime et les différentes sortes de Mime, évoqués au deuxième chapitre). L'analyse et l'explication minutieuse et surtout le grand nombre de notes par page eurent pour conséquence que l'intérêt se porta sur elles et non sur le poème proprement dit⁷⁵².

Homère est défini comme le modèle poétique et la présence d'Homère domine la production littéraire de l'époque, car tous s'efforcent de l'imiter. Ainsi dans sa 16^e idylle Théocrite écrit :

« *Qui écouterait un autre poète ? Homère suffit à tous.* » (Idyl. 16, 20)

Et moquant la propension des poètes à singer Homère, il écrit dans la 7^e idylle :

« *Je déteste le bâtisseur qui tente d'élever une maison jusqu'à la cime de l'Oromédon⁷⁵³, (je déteste aussi) ces jeunes coqs musiciens qui veulent surpasser le chanteur de Chio⁷⁵⁴ en caquetant et se donnent bêtement de la peine.* » (Idyl. 7, 45-49)

Alexandre le Grand aurait dit qu'il aimerait mieux être le Thersite d'Homère que l'Achille des poèmes d'Anaximène de Lampsaque⁷⁵⁵. (SH, 45)

De même, à la question de savoir qui était le meilleur poète, le poète Persinos répondit de façon très ingénieuse que :

« *Pour chaque poète c'est lui-même, mais pour les autres c'est Homère.* » (SH, 666B)

En même temps commença une recherche systématique afin de recenser tous les mots composant l'ensemble du spectre de la langue grecque y

⁷⁵¹ Μανακίδου, Φλώρα & Σπανουδάκης, Κωνσταντίνος, p. 64.

⁷⁵² Παπαγγελής, Θεόδωρος Δ., *Η ποιητική των Ρωμαίων "νεωτέρων". Προϋποθέσεις και προεκτάσεις*, éd. Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικής Τραπέζης, Athènes, 1994, p. 36.

⁷⁵³ **Oromédon**, nom de la plus haute montagne de l'île de Cos, appelée de nos jours Dikaïos.

⁷⁵⁴ Il veut dire Homère.

⁷⁵⁵ Lloyd-Jones, Hugh ; Parsons, P. J. & Undershell Powell, John, *Supplementum Hellenisticum*, éd. Walter de Gruyter, 1983.

compris ses dialectes. Ainsi fut créée la branche de *l'art de la grammaire ancienne*⁷⁵⁶. Cette activité a particulièrement marqué les poètes qui, pour rendre leur propos plus attrayant, recherchaient et utilisaient les mots les plus désuets et les plus abscons⁷⁵⁷.

En général, la tendance littéraire de l'époque hellénistique était focalisée sur un double objectif : transmettre l'information 1) de la manière la plus claire et la plus complète, et 2) sous une forme littéraire⁷⁵⁸.

Ainsi, avec la devise de Callimaque « art et sagesse⁷⁵⁹ » et la tentative d'imiter Homère, se créa une poésie de type élitiste. Quintilien⁷⁶⁰ mentionne que les philologues d'Alexandrie, Aristophane et Aristarque, n'incluaient pas dans leurs études leurs contemporains, car ils ne présentaient aucun intérêt pour la critique des textes⁷⁶¹. (Institution oratoire, X, 1. 46)

Il est donc clair que les Mimes de l'époque alexandrine n'avaient que peu de chances de figurer sur la liste des « œuvres d'art ».

⁷⁵⁶ **Spanoudakis, Konstantinos**, *Philetas of Cos*, éd. E. J. Brill, coll. « Mnemosyne, Supplements, 229 », Leyde, 2002, p. 19-23.

⁷⁵⁷ **Παπαγγελής, Θεόδωρος Δ.**, p. 58-68.

⁷⁵⁸ **Σιστάκου, Εβίνα**, *Η γεωγραφία του Καλλίμαχου και η νεωτερική ποίηση των ελληνιστικών χρόνων*, Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικής Τραπέζης, Αθήνες, 2005, p. 31-35.

⁷⁵⁹ En grec, *Τέχνη και σοφία*

⁷⁶⁰ **Quintilien**, rhéteur romain du 1^{er} siècle après J.-C., né en Espagne. Fut le premier professeur de rhétorique à recevoir un salaire officiel du Trésor de l'État. On ignore la date de sa mort. Dans : **M. C. Howatson**, *Εγχειρίδιο κλασικών σπουδών*, éd. Κυριακίδη, Θεσσαλονίκη, 1996, p. 936.

⁷⁶¹ **Μανακίδου, Φλόρα & Σπανουδάκης, Κωνσταντίνος**, p. 52.